

BS 2554

. F8

D8

V. 3

1905



FONDO CAETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

## NOS SAINTS ÉVANGILES

---

### LES RAMEAUX

I. — L'économie de la Rédemption exigeait du Sauveur l'ombre, le silence, l'humilité. L'orgueil humain n'était expié qu'au prix des humiliations du Rédempteur ; la force divine éclatait dans la faiblesse et le triomphe de l'Homme-Dieu était avant tout celui qu'il remportait sur le faste et l'ambition du monde. De là ce dépouillement de toute splendeur, cette vie humble et pauvre, cet extérieur sans éclat, cette condescendance à se retirer au désert quand ses ennemis l'assaillent, à se cacher d'eux quand il les voit frémissants de colère, fuyant quand l'enthousiasme populaire le poursuit, se déroband quand ses miracles ont à la fois exalté la foule et irrité ses adversaires. Telle est la vie de chaque jour.

Mais une exception doit être faite à cette constante humilité ; il importe que Jésus apparaisse, ne fût-ce qu'une fois, dans l'éclat d'un triomphe. Au Thabor, il voulut montrer à trois de ses Disciples quels trésors de gloire cachait son humble aspect humain ; il lui plaît maintenant de montrer comment, quand il le veut, il sait remuer les âmes, susciter leurs acclamations, s'entourer de gloire, réunir autour de sa Personne un cortège triomphal. Cette pompe convient d'autant plus qu'approchent davantage les suprêmes humiliations.

T. III.

007752



Jésus ne les subit que parce qu'il veut les subir, puisque à son ordre tout éclate en triomphe.

C'est le Dimanche matin, le lendemain du jour où il acceptait le repas de Simon le Lépreux <sup>1</sup>, qu'il accorda à sa mère, à ses Disciples, à ses amis, la consolation d'une entrée triomphale dans Jérusalem. Il quitta Béthanie dès le matin, se mit en marche vers le mont des Oliviers et s'arrêta à quelque distance d'un village nommé Bethphagé, pour donner des ordres à deux de ses Disciples : *Allez à ce village qui est devant vous. En y entrant vous trouverez une ânesse et un ânon que personne n'a encore monté ; déliez-les et me les amenez* <sup>2</sup>. Jésus sait tout ; Jésus voit tout ; tout cède, tout obéit, quand il commande. Il prévoit la résistance des propriétaires de ces animaux et l'objurgation qui accueillera les Apôtres ; mais il est Dieu, il est maître des volontés et il les plie à son gré, quelques résistances qu'elles opposent. Dans les plus menus détails nous découvrons en Jésus la puissance divine. *Si, ajoute-t-il, quelqu'un vous dit : que faites-vous là ? Répondez : le Seigneur en a besoin ; aussitôt on les laissera aller.* Tout se fit comme l'avait dit Jésus. L'ânesse et l'ânon se trouvaient dans un chemin contournant le village, on voulut empêcher les Apôtres de s'en emparer, le mot que Jésus leur avait commandé de dire coupa immédiatement court à toute résistance et ils purent les lui amener librement.

Un esprit superbe pourra accepter ces simples détails avec le sourire du dédain : il aura tort, car triompher d'une volonté dans une occasion qui semble petite n'en

<sup>1</sup> Joan., XII, 12.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 28, 29, 30, 31. Marc., XI, 1, 2, 3. Matt., XXI, 1, 2, 3.

est pas moins au-dessus des forces humaines. Les Apôtres étaient pour le propriétaire des deux animaux des étrangers et des inconnus et il fallait plus qu'une parole ordinaire pour faire tomber une légitime revendication.

« Déliez-les », avait dit Jésus. Tout cela n'est pas sans mystère. Si la marche victorieuse que Jésus prépare n'est que l'image de celle dont le monde entier sera le champ, les siècles, la durée, le second Avènement le couronnement magnifique, chaque circonstance cache quelque grande réalité. L'ânon jeune, frémissant, indompté, dont nul n'a pu se rendre maître, c'est la Gentilité, le monde païen, qui ne supporte aucun joug, qui est lié par son ignorance et ses crimes, que les Apôtres trouvent le long d'un chemin, que les démons, ses maîtres, ne peuvent retenir, dont Jésus s'empare, et sur lequel il commence sa marche triomphale à travers le monde <sup>1</sup>. L'ânesse suit <sup>2</sup>. Ce n'est pas sur elle que Jésus monte : C'est la délaissée et qui mérite de l'être, c'est la Synagogue, c'est Israël que son obstination à rejeter le Messie fait rejeter à son tour.

Si ces détails n'avaient pas cette signification et cette importance, Dieu ne leur aurait pas accordé les honneurs de la Prophétie. Or un Prophète, Zacharie, en montrant le Messie entré en Roi dans la Cité Sainte, décrit l'appareil de ce triomphe. *Tout se fit de sorte que fût réalisée la parole du Prophète : « Dites à la fille de Sion : Sois sans crainte ! Voici que ton roi vient à toi plein de mansuétude, assis sur une ânesse puis sur l'ânon de celle qui porte le joug* <sup>3</sup>.

Etrange triomphe, dirons-nous, que celui où le

<sup>1</sup> Luc., XX, 35. Marc., XI, 7.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 7.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 4, 5. Joan., XII, 15, 16.



triomphateur nous apparaît sur une si pauvre monture ! D'abord nous nous trompons : l'âne, qui en Orient a gardé sa noblesse et la grâce de son allure, n'est pas l'animal déformé et méprisé que nous connaissons. Ce fut d'ordinaire la monture des rois d'Israël. Puis, d'autre part, ne l'oublions pas, les choses de Dieu ne se mesurent pas selon les règles et les conditions des nôtres. Ce n'est pas dans l'appareil extérieur que réside la puissance divine ; elle se suffit à elle-même, et n'a que faire des accessoires qui dissimulent la pauvreté de la nôtre. Qu'un Roi, simple mortel, fasse son entrée dans sa capitale, il lui faut un char superbe, des coursiers richement caparaçonnés, des satellites, des gardes, des hérauts, une armée entière. Mais la foule n'est que curieuse, les décorations qui revêtent la cité n'ont rien eu de libre, les acclamations sont de commande, rien ne jaillit spontanément des cœurs et des volontés qu'une force intime ne meut pas. Tel n'est pas, tel ne peut être le triomphe d'un Homme-Dieu, reconnu et acclamé Dieu et Sauveur par un peuple ivre d'admiration, de joie et d'amour. Les hochets de la gloire humaine n'ont que faire ici ; la richesse des décors est repoussée par la grandeur sublime de la scène. Tout doit être spontané, tout doit jaillir impétueusement d'âmes subjuguées par une puissance plus haute que les puissances de la terre.

Tel est bien le triomphe de Jésus et l'on fait sur son passage ce dont aucune autre entrée ne fut jamais honorée. *La foule immense qui était dans la ville pour la fête, apprenant que Jésus entrait à Jérusalem, accourut au-devant de lui jusqu'à la descente du mont des Oliviers. Les uns ébranchaient les arbres et jonchaient la route de feuillage ; les autres en grand nombre étendaient leurs*

*manteaux sur le chemin par où il passait ; d'autres portaient des rameaux de palmier* <sup>1</sup>.

Plus on avançait plus la foule se faisait immense, plus aussi l'enthousiasme s'élevait dans les âmes, sans cesse avivé par le souvenir des bienfaits du Sauveur, des miracles partout accomplis, des consolations partout prodiguées. Dans cette multitude bien peu qui n'eussent été ou les bénéficiaires ou les témoins des merveilles opérées par le Sauveur, et ils se les racontaient, et dans ces récits brûlants et rapides revenait sans cesse sur les lèvres, la résurrection de Lazare <sup>2</sup>. Bientôt les actes ne parlèrent plus assez haut et de ces milliers de bouches s'échappèrent de retentissantes acclamations. *Tous pleins d'une vive allégresse éclatèrent en chants de triomphe au souvenir des prodiges dont ils avaient été les témoins*. Et dans ces acclamations se faisaient jour la supplication des uns, la joie des autres, les espérances de tous. *Hosanna !* criaient-ils. *Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, le Roi d'Israël ! Béni soit le règne de David notre Père qui va commencer ! Hosanna au Fils de David ! Paix et gloire au plus haut des Cieux ! Les foules qui précédaient et celles qui suivaient poussaient les mêmes acclamations* <sup>3</sup>.

Toute l'idée Messianique est dans ces chants, et ceux qui les poussent sont manifestement éclairés de lumières surnaturelles et mus par une force qui est de Dieu. Il semble que dans une vision rapide tous les traits du Messie leur soient apparus et qu'ils les aient clairement vus réalisés en Jésus-Christ. « Béni soit Celui qui

<sup>1</sup> Matt., XXI, 8. Marc., XI, 7, 8, 9. Joan., XII, 13.

<sup>2</sup> Joan., XII, 17, 18. Luc., XIX, 37.

<sup>3</sup> Matt., XX 9. Marc., XI, 9, 10. Luc., XIX, 37, 38.



*vient!* ». Il n'est pas de la terre, il est de plus haut qu'elle ; il vient des Cieux, où comme fils de Dieu il réside éternellement. Il vient à nous envoyé comme Sauveur, comme Médiateur, par son Père. Si nous considérons son Humanité, il ne nous sera pas difficile de comprendre qu'il reçoive des ordres, une mission, qu'il « soit envoyé ». En tant que Fils de Dieu et Dieu égal à son Père, il est aussi « envoyé », car il fait tout avec son Père et leur volonté est commune, et, comme il le disait : « Ce qui plaît à son Père, c'est cela que j'accomplis toujours ». La foule célèbre en lui sa royale origine, quand elle chante : « Hosanna au fils de David ! ». Tous savaient que le Messie naîtrait du sang de David. Mais David lui-même savait et annonçait que ce Fils né de lui selon la Chair était plus grand que lui selon sa nature divine, puisqu'il l'appelle « son Seigneur ». Le Messie est roi du monde, aussi chante-t-on le règne de David, simple figure en David, réalité divine et toute puissante en Jésus-Christ. Au cri de la foule du jour des Rameaux, l'humanité chrétienne répond à travers tous les siècles : « Et son règne n'aura point de fin » ! Le règne de Jésus-Christ n'est pas un règne de violence et de sang, d'oppression et de tyrannie, c'est un règne de paix et de bonheur, et à l'aurore de ce règne la foule pousse cette autre exclamation : « Paix et gloire au plus haut des Cieux ! ».

Au moment où ces acclamations se faisaient entendre Jésus commençait à descendre la pente du mont des Oliviers, et Jérusalem se découvrait tout entière à son regard. Il s'arrêta ; une immense tristesse envahit son âme, ses larmes coulèrent, et au milieu de ses sanglots on entendit des plaintes déchirantes. Il se lamentait sur la Jérusalem déicide. Il l'avait tant aimée ! Il l'avait si persévèrement appelée au salut ! Il venait mourir pour

elle, et plus il la comblait de grâces, plus elle s'enfonçait dans son impénitence. Elle eut pu encore se sauver ; elle entendait les mille voix retentissantes qui, en lui annonçant l'entrée du Christ, lui annonçaient un Sauveur. Mais le jour de la miséricorde passé, celui de la justice allait venir, et Jésus voyait cette Cité superbe s'abîmant dans une ruine sans exemple comme sans fin. *Quand Jésus fut près de Jérusalem, voyant cette ville, il pleura sur elle : « si tu savais, du moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui pourrait t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Viendra le temps où tes ennemis t'environneront de tranchées, et t'enfermeront et te serreront de toutes parts, et te détruiront toi et tes enfants, écrasés sur le sol au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée<sup>1</sup> ».*

Au moment où Jésus laissait tomber ces larmes et ces lugubres prophéties sur Jérusalem, c'était l'une des plus splendides capitales. Elle vivait heureuse et florissante au sein de ses richesses, merveille que l'on venait voir et admirer de toutes les parties du monde. Trente ans plus tard, ce n'était plus, elle et son Temple, qu'une ruine fumante et noyée dans le sang. On n'est pas impunément aimé, appelé, supplié, pleuré par un Dieu ! Jérusalem restera, devant toute nation prévaricatrice, tout peuple apostat, comme le monument des vengeances divines ; et c'est à ces nations chrétiennes prévenues des grâces de Dieu durant de longs siècles, puis oubliées, ingrates, impies, que saint Paul adresse ces mots formidables : « Prenez garde ! Car si Dieu n'a pas

<sup>1</sup> Luc.. XX, 41, 42, 43, 44.



épargné les branches naturelles, il ne vous épargnera pas non plus ».

Jésus ne pleure pas sur Jérusalem seulement. Toute âme pécheresse, toute âme impénitente et perdue passe sous son regard et c'est sur elle aussi qu'il laisse tomber avec ses larmes, la terrible annonce du sort qu'elle se prépare. « Si tu savais... ! » Que de fois la parole divine s'est fait entendre à elle, la conviant à réfléchir aux dons de Dieu, aux grâces reçues, aux lumières départies, aux promesses renouvelées, aux menaces des divines repréailles ! Elle a tout méprisé, tout repoussé, elle ne veut pas de Jésus, elle lui préfère ses passions, elle ne veut pas qu'il règne en elle. Jésus pleure, car il voit arriver la ruine. Elle vient, Jérusalem est détruite, l'âme rebelle est dévastée. Son Temple, c'est-à-dire sa foi, son culte, sa prière, est jeté bas, « il n'y reste plus pierre sur pierre ». Plus une pensée sainte, plus un bon désir, plus un mouvement du cœur vers Dieu. Les murailles qui la protégeaient contre ses ennemis gisent à terre, les passions emportent tout, et la malheureuse âme ne leur sait plus résister. Plus de vie surnaturelle plus de mérites pour le ciel, « ses enfants », c'est-à-dire ses actions méritoires, ont été écrasés au dedans d'elle-même, tout a péri de ce qui lui apportait le salut.

Jésus pleure sur ces âmes et c'est avec larmes et gémissements qu'il descend la montagne des Oliviers et entre dans Jérusalem. La ville est en émoi; au bruit des acclamations qui se rapprochent d'instant en instant et lui apprennent l'arrivée de Jésus, elle se lève toute entière et mêle sa voix aux mille voix qui retentissent au dehors. Mais hélas ! sur bien des points c'est une voix sans vérité ni conscience ; après tout ce qu'a fait Jésus au milieu d'elle, elle en est à demander « qui il est » !

*Jésus entra dans Jérusalem; toute la ville fut en émoi; on se demandait : « quel est celui-là » ? La foule répondait : « c'est Jésus, le prophète de Nazareth <sup>1</sup> ».*

Les Pharisiens sentant leur impuissance à éteindre l'enthousiasme et à faire taire les acclamations de la foule tentèrent une démarche auprès du Sauveur. *Maître faites donc taire vos disciples <sup>2</sup>* : La réponse de Jésus s'ils l'avaient comprise leur aurait révélé que toute cette scène était de Dieu, que Dieu seul soulevait ces âmes, enflammait ces cœurs, et que si la langue humaine fut restée muette, la nature entière eût proclamé que le Messie était Dieu. *Je vous le déclare, répondit Jésus, si ceux-ci se taisent les pierres mêmes crieront <sup>3</sup>.*

Les pierres du Temple crièrent plus haut que la foule. Quand Jésus y fit son entrée <sup>4</sup>, trois grands miracles proclamèrent sa puissance divine.

Le premier fut mis au service de la piété : Les abus que, trois ans auparavant, le Sauveur avait eu à châtier avaient reparu dans tout leur cynisme. La maison de Dieu était souillée par les vols des marchands, son silence par les mille clameurs de ceux qui achetaient et vendaient et par les cris des animaux qui devaient servir aux sacrifices. Au recueillement succédait le tumulte et à la prière l'usure et le vol. *Pénétrant dans le Temple de Dieu, Jésus se mit à chasser tous ceux qui vendaient et achetaient dans le Lieu Saint. Il renversa les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de colombes, défendit qu'on transportât aucun vase par le Temple*

<sup>1</sup> Matt., XXI, 10, 11.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 39. Matt., XXI, 15, 16.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 40.

<sup>4</sup> Matt., XXI, 12. Marc XI, 11. Luc. XIX, 45.



et s'écria : « *N'est-il pas écrit : ma Maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations. Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs* <sup>1</sup>.

« *Ma maison* », dit Jésus. Qu'est-ce qu'une Église, sinon la maison de Dieu? Parler ainsi c'était donc affirmer nettement sa divinité. C'était de plus la prouver, car à la parole, Jésus joignait le miracle. C'en était un de dominer à lui seul toute cette foule, de la chasser du temple, de renverser les tables et les sièges des vendeurs d'agir sur les choses inanimées comme sur les volontés humaines, de se montrer plus puissant à lui seul que la Synagogue entière, le Sanhédrin, les prêtres, les soldats du Temple. Une force divine sortait de lui à laquelle tout cédaient.

Un second miracle succéda au premier. Quand le calme fut rétabli *les infirmes approchèrent, et il les guérit tous* <sup>2</sup>. La même puissance divine qui avait chassé les profanateurs mettait en fuite l'infirmité, la maladie et la mort.

Une troisième merveille parut plus étonnante encore. On entendit tout à coup une troupe de tout petits enfants auxquels la parole venait d'être miraculeusement donnée et qui joignaient leurs acclamations à celles qui avaient retenti durant cette journée de triomphe. Ce dernier miracle exaspéra les Pharisiens. *Transportés d'indignation, à la vue des merveilles que Jésus accomplissait et des enfants qui criaient dans le temple : « Hosanna au fils de David ! » — entendez-vous, s'écrièrent-ils, ce que disent ceux-là* <sup>3</sup> ? Il y avait plus que de l'indignation dans ces paroles, il s'y cachait un piège. Si

<sup>1</sup> Luc. XIX, 45, 46. Matt., XXI, 12, 13.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 14.

<sup>3</sup> Matt., XXI, 15, 16.

Jésus faisait taire ces enfants, il avouait qu'ils l'acclamaient à faux. S'il les laissait crier il donnait prise à accusation comme usurpant le titre de Dieu. Jésus affirma sa Divinité et évita l'embûche. *Oui, sans doute, répondit-il, mais n'avez-vous jamais lu cette parole : « La parfaite louange, vous l'avez mise dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle* <sup>1</sup> » ? Le miracle d'enfants, doués tout à coup bien avant l'âge de raison et de parole, eût suffi à établir la Divinité de Celui qu'ils acclamaient, mais voici que ce miracle était doublé d'une prophétie et que mille ans avant, David avait annoncé la scène qui se déroulait dans le Temple.

Jésus les quitta <sup>2</sup>. Que faire de ces endurcis ? Pendant qu'il s'éloignait d'eux, ils se consultaient les uns les autres et se demandaient comment ils viendraient à bout d'une si extraordinaire puissance et comment ils réussiraient à éloigner de Jésus ces foules qui l'acclamaient : *Ils se disaient entre eux : « Vous voyez que nous ne gagnons rien. Tout le monde court à lui* » <sup>3</sup> ! Si ces paroles viennent d'adversaires, ce sont des adversaires bien découragés. On pourrait aussi les mettre dans la bouche d'amis cachés qui veulent indirectement détourner les furieux de leurs sanglants projets en montrant le croissant insuccès.

II. — Tout devait être saisissant dans cette grande journée. Quand, après le glorieux tumulte des acclamations et les merveilles du Temple, le soir ramena le calme en dispersant la foule, Jésus entouré de ses Dis-

<sup>1</sup> Matt., XXI, 16.

<sup>2</sup> Matt., XXI, 17. Marc., XI, 11.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 47-48. Joan., XII, 19.



ciples et de peuple moins nombreux, exposa la grandiose doctrine de sa mission rédemptrice, de la conversion du monde, et, non sans une émotion profonde, les souffrances et la mort dont cette conversion serait le prix. Voici quel incident amena ces révélations et le trouble mystérieux de sa sainte âme. Des Grecs étaient venus à Jérusalem, ou comme Prosélytes, ou comme simples curieux, car de toutes les parties du monde on venait admirer la Cité Sainte, son Temple et son culte. Touchés d'une grâce mystérieuse ces étrangers se sentaient attirés vers le Sauveur et sollicitèrent le bonheur de le voir et de l'entendre. Celui des Apôtres dont le nom leur rappelait leur langue et leur contrée, Philippe, leur sembla un introducteur naturel et ils l'abordèrent. *Montés au Temple pour adorer au jour de la Fête, ils s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée et lui dirent : « Seigneur, nous voulons voir Jésus<sup>1</sup> ».* Le cas parut embarrassant à Philippe qui se rappelait la défense de son Maître d'aller aux Gentils, mais André plus hardi passa outre et tous deux transmirent au Sauveur le désir et la demande des étrangers.

Cette demande n'était pas un mystère pour l'Homme-Dieu. Leur venue marquait pour lui l'heure de l'immolation, comme autrefois celle des Mages avait signalé sa naissance. Sa mort seule sauvait le monde; sa mort était le signal de l'immense ébranlement des peuples, de leur appel à la foi et de leur conversion, et dans ces gentils qui venaient il voyait les prémisses de toutes les nations qui lui étaient données en héritage. *L'heure est venue, dit-il, où le Fils de l'Homme doit être glorifié<sup>2</sup>.* Quelle est cette heure? L'heure du Calvaire,

<sup>1</sup> Joan., XII, 20-21-22.

<sup>2</sup> Joan., XII, 23.

heure solennelle où apparut dans toute sa force divine Celui qui expirait sur une croix. L'univers matériel commença par ses commotions le chant du triomphe, alors que la terre se mit à trembler, que les roches se fendirent, que le soleil se voila. La mort se déclara vaincue en laissant échapper des tombeaux les victimes qu'elle y retenait depuis les siècles. La Synagogue sentit l'empire lui échapper quand le voile du Temple fut déchiré et le sanctuaire mis à nu. En même temps le Centurion, au nom du monde Romain, confessait la Divinité du Christ et bientôt toute la terre faisait écho à cette confession : « Vraiment Celui-ci est bien le Fils de Dieu ! »

Telle est « l'heure de gloire » dont la venue des Gentils était l'annonce. Mais quelle devait être, dans les desseins de Dieu et l'économie de la Rédemption, l'origine de cette gloire? La mort de Jésus. Il devait mourir pour ressusciter, et c'était de son anéantissement que devaient ressortir son triomphe et notre salut, comme c'est de l'anéantissement du grain de blé, au sein de la glèbe, que s'élançait la riche et ample moisson. *En vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne tombe en terre pour y mourir, il reste seul, mais s'il meurt, une abondante moisson sort de lui<sup>1</sup>.*

Si le monde entier ne doit sa conversion et son salut qu'à la mort du Christ, comment chacun de nous en particulier échapperait-il à cette grande loi de la résurrection par la mort, du salut par l'union à la mort de Celui qui n'est mort que pour triompher de la mort? Il est un infaillible moyen de se perdre éternellement, c'est de regarder cette vie comme la vie véritable, d'y recher-

<sup>1</sup> Joan., XII, 24-25.



cher toutes les jouissances, d'en aimer passionnément tous les biens, de ne jouir d'elle qu'en vue de son propre intérêt et de son plaisir, de n'en rien distraire pour Dieu et autrui, de ne la vouloir perdre jamais ni pour aucune cause, alors même que l'on est mis entre la mort et le crime, l'immolation et l'apostasie. Jésus n'ayant acquis « l'heure de sa gloire » qu'en mourant, comment sans mourir avec lui, y pourrions-nous prétendre? Aussi ajoute-t-il : *Celui qui dans ce monde, aime sa vie la perdra. Celui qui, en ce monde, hait sa vie la conserve pour la vie éternelle*<sup>1</sup>. Peut-on haïr sa vie? Oui, dans le sens que nous fait entendre Jésus. Haïr ce qui, durant cette vie, nous écarte de notre éternelle destinée, mépriser ce qu'elle a de trompeur et de faux, délaïsser ce qu'elle renferme de dangers et de joies séductrices.

Sous une autre image que celle du grain de froment le Sauveur nous réitère la même nécessité de participer à sa mort si nous voulons avec lui, ressusciter à une vie éternelle : C'est l'image du serviteur. Le serviteur qui ne consentirait à suivre son maître que dans les jouissances du repos, qui répudierait tout travail, toute fatigue ; qui, au moment du danger, fuirait lâchement, qui n'aurait ni une émotion ni une larme à donner aux afflictions de son maître, qui en un mot ne le servirait que dans la mesure de son égoïsme et en vue de son seul intérêt : que serait-il et que mériterait-il qu'un méprisant renvoi? Au contraire, le loyal serviteur décidé à suivre son maître où qu'il aille, à la peine, au danger, à la mort s'il le faut ; voilà celui qu'attendent les plus hautes récompenses dont se paie le dévouement. *Qu'il me suive celui qui veut être mon serviteur. Là où je*

<sup>1</sup> Joan., XII, 25.

*suis mon serviteur doit être avec moi. Et quiconque se sera dévoué à mon service, mon Père l'honorera*<sup>1</sup>. Quand je lui donne mon Père comme rémunérateur, il peut juger de la magnificence qu'aura la rémunération. Mais qu'elle est terrible cette parole : « Là où je suis que soit aussi mon Serviteur ». O Jésus, c'est à la croix que vous êtes, au sein d'un océan d'humiliations et de douleurs, c'est à la mort que vous allez et « à la mort de la croix ! »

Il en est qui, ne prenant pas leur parti pour eux-mêmes, le prennent légèrement pour Jésus-Christ. Ils ne se souviennent plus assez que si Jésus-Christ est vrai Dieu, il est aussi vrai homme, « en tout notre semblable, sauf le péché ». Ils disent volontiers : « Qu'a coûté au Christ la souffrance, puisqu'il était Dieu ? Elle nous écrase, mais que pouvait-elle contre lui ? » Voilà une lourde erreur, et qui ne conduirait pas à moins qu'à l'hérésie de ceux qui nient la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ. Aussi combien de fois et de combien de manières Jésus nous met à nu cette nature et nous la montre dans les tristesses, les angoisses, les défaillances même et les anxiétés qui sont l'apanage de la nôtre ! Il le fera au Jardin des Olives, quand il nous confiera que « son âme est triste jusqu'à la mort » et que nous le verrons abattu, tremblant, agonisant de terreur et de désolation, affaibli jusqu'à demander grâce et que le calice de sa passion s'éloigne de lui. Ce qu'il va faire dans quelques jours il le commence ici. Il se montre accessible à l'angoisse, il semble fléchir devant le spectacle effrayant de tout ce que sa Passion lui donnera à souffrir. Il agit ainsi dans le double but de nous

<sup>1</sup> Joan., XII, 26.